

Pavie, tombeau d'une certaine idée de la France

Le 24 février 1525, cette bataille voit la capture d'un François I^{er}, qui perd tout « fors l'honneur » – ce qui reste à prouver, tant il se révélera mauvais joueur –, mais aussi le crépuscule des valeurs chevaleresques, broyées par la realpolitik... **PAR LAURENT VISSIÈRE**



P

ar une funeste nuit de février 1525, Guillaume Crétin, aumônier ordinaire du roi et poète à ses heures, reçoit en songe un étrange visiteur. Sous une armure d'acier, son « corps était d'élégance moult grave, / Et bien semblait chevalier de haut prix ». D'une étrange pâleur, couvert de sang, le personnage pousse de longs gémissements. Sans nul doute un spectre,

comprend Guillaume en frémissant ! Et il finit par reconnaître Jacques de Chabannes, maréchal de La Palice, l'un des plus anciens et des plus valeureux capitaines de François I^{er}. L'apparition se met alors à parler : elle commence par maudire Milan et les Italiens déloyaux, puis elle annonce que « la fleur de France a été déconfit » dans les plaines lombardes, qu'il ne reste rien de l'armée royale et que... « le roi est pris ». C'est un coup de tonnerre, et l'effroi que dit ressentir notre poète est à l'image de celui qui saisit la France à l'annonce du désastre. À l'aube du 24 février, devant Pavie, François I^{er} faillit en effet tout perdre – sa vie et son royaume.

L'Italie, royaume des illusions

En 1525, il y a désormais vingt ans que les rois de France vont faire la guerre en Italie. S'ils n'ont pas réussi à conserver Naples, sans doute trop loin de la métropole, ils ont cru pouvoir...



Mirage L'aventure italienne des Français s'achève dans la plaine padane. *La Bataille de Pavie*, peinture (1529), Nationalmuseum, Stockholm.

Récit

... tenir Milan, conquise par Louis XII en 1500, évacuée une première fois en 1513, mais reconquise par le jeune François I^{er} en 1515. Auréolé par sa victoire de Marignan, celui-ci commence son règne sous les meilleurs auspices, mais les nuages s'accumulent bien vite au-dessus de sa tête. Il découvre en Charles de Habsbourg, déjà roi d'Espagne et bientôt élu à la tête de l'Empire (1519), un rival redoutable qui lui conteste son leadership sur l'Europe: dès 1521, Charles Quint monte, avec l'aide du pape, une première coalition qui force les Français à abandonner l'Italie du Nord. Alors que le royaume est menacé au sud par les Espagnols, sur la Manche par les Anglais, au nord et à l'est par les Impériaux, François I^{er} n'a qu'une idée quasi obsessionnelle: reprendre Milan.

En 1523, il s'apprête ainsi à repasser en Italie, lorsqu'il apprend la trahison du connétable de Bourbon. Il préfère alors confier son armée à Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, un de ses favoris. Mais ce piètre général n'arrive pas à reconquérir le Milanais, et son armée, décimée par le froid, la famine et la peste, finit par repasser les monts au printemps 1524 – et c'est en protégeant sa retraite que Bayard est mortellement blessé par un coup d'arquebuse. Dans la foulée, l'armée impériale, commandée par Bourbon, franchit à son tour les Alpes pour envahir la Provence. Au même moment, les Anglais auraient dû attaquer la Picardie, et l'empereur, le Languedoc. Heureusement, dans les faits, ils s'en montrent incapables. Bourbon, qui se retrouve seul, échoue à prendre Marseille et doit à son tour battre en retraite. Car François I^{er}, s'il a beaucoup tardé, descend désormais la vallée du Rhône à la tête de toute une armée. Nous sommes en automne, et le roi pourrait se contenter d'avoir su repousser les envahisseurs – le royaume est exsangue et ses hommes à bout de forces. Malheureusement, il préfère écouter Bonnivet, qui lui souffle de repasser en Italie pour achever les Impériaux en déroute.

Un nouveau Marignan rétablirait le prestige des armes françaises, bien écorné après des années d'échecs. Et c'est ainsi, qu'à la fin octobre, les Fran-



Morne plaine La capture du roi de France (ci-dessus, désarçonné) signe la défaite des Français. Son adversaire Charles Quint compte alors bien doubler cette victoire militaire par un succès diplomatique. Tapisserie flamande de Bernard van Orley (v. 1530).

çais déboulent une nouvelle fois dans la plaine lombarde: ils occupent Milan, qui ouvre ses portes (sauf l'énorme château urbain, où s'est retranchée une garnison impériale). Mais au lieu de poursuivre et d'exterminer les derniers contingents ennemis, le roi suit les conseils de Bonnivet et conduit toute son armée devant Pavie. C'est là que va se jouer le sort de la campagne.

L'horreur d'un siège

Pourquoi Pavie? Située sur la rive droite du Tessin, cette cité dispose de puissantes fortifications adaptées à l'artillerie moderne, et d'une garnison abondante (au moins 5000 hommes). Son capitaine espagnol, Antonio de Leyva (1480-1536), est l'un des meilleurs qui servent Charles Quint, et il a juré de

tenir coûte que coûte, mais il manque de vivres, de poudre et d'argent, et ses soldats semblent prêts à se mutiner. En prenant une cité jugée inexpugnable, les Français frapperaient de terreur leurs ennemis et contraindraient Charles Quint à négocier. Si le calcul n'est pas mauvais sur le papier, encore faut-il prendre la place.

À peine arrivés devant Pavie, les Français lancent plusieurs assauts furieux, mais qui sont repoussés (fin octobre). Ils installent ensuite leur artillerie – tenue pour la meilleure du monde – et pilonnent les fortifications. Après un mois de bombardements, le roi ordonne de nouveaux assauts (il y en a trois rien que le 21 novembre!). Toujours en vain. Il cherche alors à détourner le cours du Tessin, qui baigne les

“En s’obstinant à maintenir le siège de Pavie, le Valois a accordé un répit inespéré à ses adversaires”

remparts – tâche surhumaine, à laquelle ses hommes s’épuisent. Devant une telle résistance, François I^{er} joue la carte de la terreur et promet de livrer la cité aux flammes. Le moral des Pavésans s’effondre, mais Leyva impose une discipline de fer; il n’hésite pas à faire écarteler les traîtres potentiels et les espions du roi. La situation de l’armée française se dégrade, elle aussi, rapidement. Il faut en effet loger, nourrir et solder 20 à 30 000 hommes, ce qui n’est jamais facile, surtout en hiver. Le roi a établi ses camps de siège à l’intérieur du parc de Mirabello, une immense réserve de chasse, ceinturée de hauts murs, mais rien ne protège les soldats du vent, de la pluie et du froid. À ses capitaines qui le pressent d’abandonner le siège pour hiverner plus confortablement dans Milan, François I^{er} répond qu’aucun roi de France n’a établi le siège d’une ville sans la prendre...

La guerre de siège constitue, comme toujours, un « jeu de trois »: les assiégés ne résistent aux assiégeants que parce qu’ils espèrent l’arrivée d’une armée de secours. Or, en s’obstinant dans un siège trop long, le roi a accordé un répit inespéré aux Impériaux, qui peuvent ainsi se réorganiser. Le marquis de Pescara, Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, et le connétable de Bourbon réussissent l’exploit de rassembler 20 à 25 000 fantassins et 3 à 4 000 cavaliers (des effectifs comparables à ceux de l’armée royale). À la fin du mois de janvier 1525, cette armée vient camper à quelques centaines de mètres des Français, qui se trouvent donc, selon le vocabulaire du temps, « contre-assiégés ». Dans le camp royal, les vieux capitaines s’inquiètent: certains estiment qu’il faudrait attaquer préventivement les Impériaux, et d’autres, préoccupés par l’état de leurs

hommes, qu’il vaudrait mieux se replier en bon ordre. Mais le roi s’entête à ne rien faire et, pendant trois semaines, on s’observe en chiens de faïence – ce qui n’empêche pas des escarmouches et des alarmes continues. Soldats et capitaines ne quittent plus leur armure, « sinon pour changer de chemise ». La situation semble totalement bloquée... Du côté impérial, néanmoins, le temps presse: non seulement Pavie risque de capituler faute de vivres, mais l’armée menace en plus de se débander faute de solde! Après avoir beaucoup hésité, les capitaines impériaux ne peuvent plus tenir leurs hommes qu’en leur promettant le pillage du camp français. Les dés sont jetés.

L’aube sanglante

L’attaque doit avoir lieu dans la nuit du 23 au 24 février. Des sapeurs ont reçu mission de rompre le mur du parc, loin sur les arrières des Français, qu’il s’agit de surprendre dans leur sommeil. Mais pour ce qui est de la surprise, c’est raté! La mise en branle de 20 000 hommes et la destruction d’une maçonnerie ont quelque peu troublé le silence nocturne, et lorsqu’à l’aube, enfin, l’avant-garde ennemie débouche dans le parc, le roi François et toute son armée les attendent de pied ferme, pas fâchés,...

Balles de match Munis de leur arquebuse (terme venu du fribourgeois *hakenbuchs* en 1452), les Espagnols stoppent net l’assaut victorieux des chevaliers français et font basculer le sort de la bataille.



BROGEMAN IMAGES

... somme toute, d'en découdre. Les troupes qui avancent en catimini se trouvent soudain sous le feu de l'artillerie royale, commandée par son grand maître, Galiot de Genouillac. Ses tirs bien ajustés creusent des sillons sanglants dans les bataillons impériaux, «de sorte, explique un chroniqueur, que vous n'eussiez vu que bras et têtes voler». En voyant l'ennemi désarmé, François I^{er} ordonne à ses chevaliers de baisser les lances et de charger. La cavalerie lourde s'élance au galop dans un fracas de fin du monde et pulvérise l'avant-garde impériale. De sa lance, le roi abat le marquis de Civita-Sant'Angelo, capitaine des chevaliers légers adverses, et s'exclame, triomphant : «C'est maintenant que je veux m'appeler duc de Milan!»

Le roi vient de remporter la première escarmouche, qu'il prend pour la bataille, alors que celle-ci, justement, ne fait que commencer. Tout à leur joie, les preux chevaliers se heurtent soudain à mille arquebusiers espagnols, qui se tenaient embusqués et les criblent de balles. Hommes et chevaux s'effondrent dans un effroyable désordre, et les fantassins ennemis se jettent sur eux pour les achever, car le mot d'ordre est de ne faire aucun prisonnier. La cavalerie lourde des Impériaux contre-attaque alors, suivie par les piquiers, tandis que la garnison espagnole de Pavie opère une sortie et prend le camp royal

“En une heure, le désastre est consommé et on relève plus de 10 000 morts, dont nombre de grands noms”

à revers. Du côté des Français règne la plus grande confusion : le roi a chargé avec son état-major, et tous les grands officiers sont désormais morts ou prisonniers comme lui – il n'y a plus personne pour donner les ordres. L'artillerie est conquise d'assaut par les lansquenets allemands ; l'infanterie, assaillie de tous côtés, renonce à combattre et s'enfuit – beaucoup d'hommes iront en fait se noyer dans la rivière. En une heure à peine, le désastre est consommé. L'armée compte peut-être 10 000 morts, dont les plus grands noms du royaume – Jacques de La Palice, Louis de La Trémoille, François de Lorraine, Bonnivet... «De toute chose, ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui m'est sauve», écrira plus tard de sa prison le roi à sa mère.

Comment expliquer un tel désastre ? Les contemporains, catastrophés,

mettent en avant la lâcheté des uns et des autres ou les mauvais conseils de Bonnivet. Peut-être. Mais la réalité est sans doute plus simple. Depuis un demi-siècle, les Français disposaient de la meilleure cavalerie du monde (les compagnies d'ordonnance, créées par Charles VII), de la meilleure artillerie et des meilleurs fantassins (les piquiers suisses). C'est la combinaison de ces

trois armes qui faisait leur succès sur les champs de bataille. Mais à Pavie, le roi a été incapable d'élaborer une véritable tactique : en chargeant, il s'est coupé de son infanterie, mais aussi de son artillerie, qui a été livrée à elle-même. Par ailleurs, les Espagnols, en développant des corps d'arquebusiers, disposent désormais d'une force de feu très mobile. Ce ne sont pas les canons (toujours très lourds et très lents) qui mettent fin à la chevalerie, mais les arquebusiers, dont Pavie constitue le triomphe retentissant...

La France en péril

Louise de Savoie, qui assure la régence du royaume, reçoit l'annonce du désastre à Lyon, quatre jours plus tard (le 28 février). C'est la consternation, bientôt suivie de la peur. Car le roi est parti avec les meilleures troupes disponibles et les frontières du pays s'avèrent

Prendre des « s » pour des « f » !

« Hélas ! La Palice est mort, / Il est mort devant Pavie ! Hélas ! s'il n'était pas mort, / Il serait encor en vie ». Cette chanson, qui le ridiculise, est tout ce que la postérité a gardé de Jacques II de Chabannes, seigneur de La Palice (v. 1470-1525), l'un des plus estimés capitaines de son temps (*illustr.*). Il existe plusieurs versions de cette chanson, où le maréchal de France passe son temps à dire des évidences. « Deux jours avant de mourir, / Écrivait au roi son maître. / Hélas ! s'il n'eût point écrit, / Le roi n'eût pas lu sa lettre ». Mais d'où vient cette chanson ? Les plus anciennes occurrences d'un air de La Palice ne remontent pas avant 1673, et les plus anciens couplets (tous parodiques) datent des années 1710. On a du mal à croire qu'on ait composé alors une chanson pour rire d'un personnage mort depuis si longtemps. En l'honneur d'un de leurs chefs, les soldats français avaient peut-être composé en fait une complainte, où ils disaient : « Hélas ! S'il n'était pas mort, / Il ferait encor envie » (dans les graphies anciennes, « s » et « f » se confondent, et des groupes de mots sont parfois collés ensemble). La déformation du premier vers aurait incité les chanteurs à recomposer entièrement le chant sur le thème de la... lapalissade ! L. V.



STEPHANE COMPOINT/BEAUX23

singulièrement dégarnies. Les Impériaux alliés aux Anglais (qui possèdent toujours le port de Calais) menacent d'attaquer au nord sur la Somme et en Picardie. En Normandie et en Bretagne, on redoute aussi un débarquement anglais. À l'est, en Champagne, en Bourgogne, dans le Dauphiné, on s'attend à une invasion allemande, et sur la frontière pyrénéenne, à une attaque espagnole. Jamais la France ne s'est sentie aussi vulnérable. En outre, les maigres garnisons des frontières, qui n'ont pas été soldées depuis longtemps, semblent prêtes à se débander et à piller le plat pays.

Heureusement pour le royaume, les alliés ne s'entendent pas entre eux: Henri VIII d'Angleterre, qui a accueilli les nouvelles avec jubilation, profiterait de la situation pour démembrer le royaume – il est en train de réunir une armée –, mais Charles Quint n'a aucune confiance en lui. Et ce dernier doit résoudre de surcroît des problèmes encore plus graves: la colère de son armée d'Italie, victorieuse mais toujours non payée; la guerre des Paysans qui ravage l'Allemagne; l'expansion ottomane qui menace toute l'Europe orientale... Aussi curieux qu'il y paraisse, l'empereur n'a pas réellement les moyens d'exploiter militairement sa victoire, et n'en éprouve pas non plus le besoin: il préférerait achever le conflit par quelque traité de paix avantageux. Que réclame-t-il? Avant toute chose, le duché de Bourgogne, dont il s'estime le légitime possesseur en tant qu'héritier du dernier duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Mais François I^{er} s'y refuse obstinément (les lois fondamentales du royaume l'empêchent d'aliéner une partie du territoire), et les négocia-

tions traînent tout au long de l'année 1525. Or, c'est de temps que la France a le plus besoin. Femme de tête, Louise de Savoie et son gouvernement de crise l'ont bien compris, et ils agissent avec une grande efficacité.

Ils parviennent d'abord à rétablir la situation intérieure, à lever des impôts et à consolider les frontières. Sur le plan diplomatique, ils convainquent Henri VIII de signer, contre une lourde indemnité, une paix séparée (30 août 1525); ils cherchent aussi à rallier les puissances italiennes (notamment Venise), que la victoire impériale inquiète, et n'hésitent pas à solliciter

l'aide de Soliman le Magnifique... Tout est bon pour menacer Charles Quint! À la fin de l'année 1525, la situation française s'est donc améliorée, mais le roi reste prisonnier en Espagne, et l'empereur réclame toujours la Bourgogne. De guerre lasse, le gouvernement français finit par céder. À quoi bon sacrifier un royaume pour un duché? Par le traité de Madrid (14 janvier 1526), le roi accepte officiellement de céder au Habsbourg la Bourgogne (ainsi d'ailleurs que tous ses droits sur l'Italie); mais il demande à être d'abord libéré pour pouvoir convaincre ses sujets. C'est en réalité un marché de dupes, puisque, avant même de signer l'accord, il l'a déjà secrètement annulé! Et dès son retour en France, en mars, François I^{er} s'arrangera pour rendre le traité définitivement caduc – à la grande (et légitime) fureur de Charles Quint.

Que retenir de Pavie? Des canons tonitrueurs, un effroyable carnage de chevaliers, mais aussi des milliers de blessés et de prisonniers sauvagement étripés et, en fin de compte, un roi qui se parjure. Cette étrange défaite, avec ce mélange d'horreur sanglante et de réalpolitik, bouleverse la société française, où l'on comprend que quelque chose a irrémédiablement changé. C'est sans doute pour cela que l'on célèbre alors les derniers chevaliers «sans peur» et «sans reproche», comme La Palice (avec un poème de Guillaume Crétin, en 1525), Bayard (avec les *Gestes*, de Symphorien Champier, la même année; avec *La Très Joyeuse, Plaisante et Récréative Histoire du gentil seigneur de Bayart*, de Jacques de Mailles, en 1527), et La Trémoille (*Panegyric du Chevalier sans reproche*, signé par Jean Bouchet, toujours en 1527). À l'aube des Temps modernes, la guerre chevaleresque n'est plus qu'un rêve héroïque, irrémédiablement dépassé... ☐

Femme de tête Louise de Savoie (1476-1531), la mère de François I^{er}, assure la régence du royaume et efface – aidée par la division de ses ennemis anglais et espagnols – les conséquences de la bataille de Pavie.



Laurent Vissière. Membre du comité éditorial d'*Historia*, professeur d'histoire médiévale à l'université d'Angers, il s'intéresse à la culture militaire des élites et à l'impact de la guerre sur les populations.